

Le bon sens de la Terre

Il y a bientôt trois ans, le pape François publiait une encyclique (1) aussi espérée qu'inattendue. Inattendue, elle le fut puisqu'elle est la première déclaration à ce niveau d'autorité, proposant une approche nouvelle, complète et englobante, évoquant une « autre manière d'habiter ce monde », ce que traduit l'expression « écologie intégrale » que le texte met en avant. Elle fut aussi espérée parce que depuis longtemps, des hommes et des femmes à travers le monde, chrétiens et non-chrétiens, militants, syndicalistes, défenseurs des droits de l'homme, scientifiques et naturalistes, journalistes et enquêteurs, ont lancé des cris d'alarme sur l'état préoccupant de la planète et sur les dynamiques en cours qui poussent à accélérer encore les dégradations en cours.

Il a sans doute fallu un pape « venu du bout du monde » pour penser autrement notre rapport à la planète et valider sans crainte ce qui s'ébauchait, souvent de manière très intellectuelle et européenne, dans la réflexion de ses prédécesseurs. Ainsi, par exemple, comme pape de l'après-guerre et sud-américain, le pape François n'a aucun mal à utiliser l'expression Terra Madre (Terre-Mère) pour parler du lien à la planète là où les européens Paul VI, Jean-Paul II et Benoît XVI, utilisaient des expressions théologiquement plus mesurées pour évoquer le lien au monde naturel. Cette petite révolution copernicienne dans le langage ecclésial est plus importante qu'il n'y paraît. En assumant cette expression populaire, reprise aussi dans certains contextes religieux ou militants, le pape assume le fait que sa théologie est aussi nourrie de l'expérience du bon sens populaire. N'importe quel petit paysan andin sait, d'expérience, que la terre qu'il cultive lui est maternelle, puisqu'elle lui offre, à force de travail et de respect, les fruits et les matériaux nécessaires pour se nourrir, s'habiller, se loger. Cette terre n'est pas divine – pas besoin d'invoquer la Pachamama (2) pour autant –, mais nous avons tous à apprendre de ce respect religieux pour la terre que les cultures locales sud-américaines ont toutes gardé au cœur. Au cours de son voyage récent au Pérou (3), le pape François soulignait à quel point l'oubli de ce lien congénital est source de violences. La région qui l'accueillait n'y était sans doute pas pour rien puisqu'elle porte le nom de « Mère de Dieu ». « Il est regrettable de constater comment certains veulent (...) transformer cette région en une terre anonyme, sans enfants, une terre stérile. Une terre facile à vendre et à exploiter. Mais il nous faut répéter dans nos maisons, dans nos communautés et au plus profond du cœur de chacun : cette terre n'est pas orpheline ! Elle a une mère ! Cette bonne nouvelle se transmet de génération en génération grâce à l'effort de nombreuses personnes qui partagent ce cadeau de savoir que nous sommes enfants de Dieu ; et cette bonne nouvelle nous aide à reconnaître l'autre comme un frère. » En assumant cette métaphore d'une terre « comme une mère » pour nous, voilà que nous sommes aussi invités à revisiter nos autres liens fondateurs : celui qui nous fait reconnaître les personnes qui nous entourent « comme des frères, des sœurs », et Dieu lui-même « comme un Père ».

Un continent qui fait signe

Sur les vingt-deux voyages internationaux du pape, plus d'un tiers d'entre eux (neuf) ont été vécus sur le continent sud-américain et l'Amérique latine. Son premier voyage fut pour le Brésil, pressé par le rendez-vous pris par son prédécesseur à l'occasion des Journées mondiales de la jeunesse à Rio de Janeiro (4). Lors de ce voyage, il évoqua bien la rédaction du document d'Aparecida (2007) auquel il avait lui-même largement contribué. Un document qui témoigne des prises de conscience pastorales successives des Églises de ce continent, confrontées aux mutations politiques et économiques de ces dernières décennies (cf. les documents du Celam, notamment de Medellin (1968) et Puebla (1979)). Au Brésil, le pape appelait déjà à « éviter une Église autosuffisante et autoréférencielle » tout en rêvant « d'une Église capable d'atteindre toutes les périphéries humaines ».

Ainsi l'avènement du pape François et la bascule géopolitique du monde catholique vers les continents du Sud témoignent que les intuitions développées dans ce lent et complexe processus d'élaboration théologique commencent à entrer à plein dans la pastorale de l'Église universelle. Il en est allé ainsi de l'option préférentielle pour les pauvres qui est devenue un pilier de la doctrine sociale de l'Église. Mais il en va désormais aussi autant des luttes pour la dignité des peuples (notamment premiers) ou l'émergence de modèles communautaires nouveaux (communautés de bases, etc.). Même la théologie de la libération, qui a longtemps souffert d'incompréhensions ou de dérives, reste un des espaces théologiques les plus consolant aujourd'hui pour penser une Église non pas comme institution internationale parmi d'autres mais comme processus de transformation, à l'image de ce que Jésus annonçait déjà dans ses paraboles du Royaume. C'est dans ce contexte et ce moment si particuliers, que le pape a réitéré à plusieurs reprises son appel pour l'Amazonie, qu'il a désormais transformé en démarche synodale.

Une encyclique générationnelle

Lorsque, le 18 juin 2015, le pape François publie officiellement l'encyclique *Laudato si'*, nous sommes six mois avant l'ouverture de la COP21, grand raout international qui se prépare à Paris. Depuis plus de vingt ans, la communauté internationale tentait de se mobiliser – sans succès jusqu'alors – pour arriver à la signature d'un accord global pour lutter ensemble, notamment, contre les dérèglements climatiques en cours. Il y avait bien eu, deux ans auparavant, l'ébauche d'un processus intéressant qui débordait déjà les conventions internationales. Lors de la COP19, le délégué philippin Yeb Sano, n'avait pas trouvé d'autres moyens pour rester actif, alors que son pays était frappé durement par un cyclone d'une incroyable violence, que de lancer une démarche de grève de la faim volontaire. Une initiative qui a touché le cœur de beaucoup, et qui s'est répandue ensuite, pendant deux ans, dans de nombreux réseaux mondiaux. Il faut noter qu'en janvier 2015, six mois avant la publication de l'encyclique, le pape François s'est rendu aux Philippines, pour venir prier et partager la douleur des populations de ces régions dévastées et qui se relevaient à peine du passage du typhon Haiyan.

À la grande surprise de tous, la COP21 a été un succès. À l'unanimité des pays participants, un accord a été trouvé, instaurant une dynamique de mobilisation pour aider chacun à tenir ses engagements. Même le récent coup de boutoir dû à l'administration climatosceptique américaine ne semble pas, pour l'heure, remettre fondamentalement en cause le processus. Les pays les plus importants ont compris qu'il était de leur intérêt aussi d'agir sur cette question pour ne pas être débordé plus tard par les situations d'urgences. Il est sûr que la clarté d'analyse de l'encyclique du pape François a joué dans un certain nombre d'esprits, notamment dans celui des ONG internationales, longtemps réticentes à mobiliser les religions dans ce travail et qui ne l'ont visiblement pas regretté. Cette rencontre-là aussi va continuer à porter du fruit.

Dans ce contexte, à l'image d'autres textes décisifs (*Rerum novarum*, *Populorum progressio*, *Pacem in terris*), l'encyclique *Laudato si'* va faire date, en ce sens qu'elle valide un certain nombre d'intuitions et d'appels souvent peu entendus jusque-là. Les mobilisations écologistes ou altermondiales, les luttes syndicales et des mouvements populaires sont légitimés par un tel texte, même si certains ne le trouvent pas assez politique ou pas assez radical dans la dénonciation des désastres en cours. D'autre part, ce texte va libérer, sur plusieurs générations, des chrétiens qui, souvent sans s'en rendre compte, attendaient ce rappel pour oser prendre à bras-le-corps les questions des modes de vie, de transition, de respect de l'environnement, de luttes pour les écosystèmes et contre les « structures de péché » déjà dénoncées par Jean-Paul II. En ce sens, ce texte est « générationnel », ouvrant un autre imaginaire social plus intégral, nous sortant notamment de schémas anthropocentrés trop courts. D'une certaine

manière, le texte accomplit la prophétie laïque d'un Lynn White qui, en 1967, interpellait les Églises de son temps dans leur responsabilité dans la crise écologique contemporaine. Appelant de ses vœux le renouveau des intuitions franciscaines pour contrer une lecture trop dualiste et matérialiste du monde, l'historien presbytérien serait sans doute heureux de voir qu'une encyclique inspirée par le cantique de François est désormais proposée aux chrétiens pour devenir des évangélistes responsables et intégraux.

L'appel de la Bolivie

Quelques semaines à peine après la publication de son encyclique, le pape François en vérifie, d'une certaine manière la pertinence en se rendant, une fois encore, en Amérique du Sud, plus précisément en Bolivie (5). Là, il va organiser une de ces rencontres avec les mouvements populaires (6) dont il a le secret. L'échange qu'il a avec eux trace les grandes orientations du processus de renouveau social que met en lumière son encyclique. Après avoir souligné la tristesse que génèrent les systèmes individualistes contemporains, le pape François valide, une fois encore, ce qu'annonce la communauté scientifique internationale et que beaucoup de « simples gens dénonçaient déjà » : « On est en train de causer des dommages peut-être irréversibles à l'écosystème. On est en train de châtier la terre, les peuples et les personnes de façon presque sauvage. Et derrière tant de douleur, tant de morts et de destruction, se sent l'odeur de ce que Basile de Césarée appelait "le fumier du diable" : l'ambition sans retenue de l'argent qui commande. Le service du bien commun est relégué à l'arrière-plan ». Le paradigme techno-économique que dénonçait François dans son encyclique trouve ici une traduction plus accessible, en soulignant la violence des puissances de l'argent, quand celui-ci n'est plus au service de toutes les communautés humaines. Esclavage d'une partie de l'humanité et mise en danger de notre « maison commune » en sont des conséquences dramatiques directes. Mais de ce constat terrible, le pape fait jaillir aussi un défi lucide étonnant : « Vous les plus humbles, les exploités, les pauvres et les exclus, vous pouvez et faites beaucoup. J'ose vous dire que l'avenir de l'humanité est, dans une grande mesure, dans vos mains, dans votre capacité de vous organiser et de promouvoir des alternatives créatives, dans la recherche quotidienne des 3 T (travail, toit, terre) et aussi dans votre participation en tant que protagonistes aux grands processus de changement, nationaux, régionaux et mondiaux. Ne vous sous-estimez pas ! Vous êtes des semeurs de changement ». À cet émerveillement, le pape rajoute trois attitudes incontournables pour rouvrir l'avenir : prendre en compte la réalité concrète de tout humain qui nous ramène à notre humanité profonde (« Car nous "avons vu et entendu", non pas la statistique froide mais les blessures de l'humanité souffrante, nos blessures, notre chair. Cela est très différent de la théorisation abstraite ou de l'indignation élégante. Cela nous émeut, nous fait bouger et nous cherchons l'autre pour bouger ensemble ») ; lutter pour que soit respectée le juste partage des biens de cette terre (« La juste distribution des fruits de la terre et du travail humain n'est pas de la pure philanthropie. C'est un devoir moral. Pour les chrétiens, la charge est encore plus lourde : c'est un commandement. Il s'agit de rendre aux pauvres et aux peuples ce qui leur appartient. La destination universelle des biens n'est pas une figure de style de la doctrine sociale de l'Église. C'est une réalité antérieure à la propriété privée. La propriété, surtout quand elle affecte les ressources naturelles, doit toujours être en fonction des nécessités des peuples ») ; privilégier une forme de développement collectif qui ne soit pas prédatrice (« Le colonialisme, nouveau et ancien, qui réduit les pays pauvres en de simples fournisseurs de matière première et de travail bon marché, engendre violence, misère, migrations forcées et tous les malheurs qui vont de pair... précisément parce que, en ordonnant la périphérie en fonction du centre, le colonialisme refuse à ces pays le droit à un développement intégral »).

L'Amazonie, comme périphérie essentielle

Poumon vert de la planète, le bassin de l'Amazone (comme celui du Congo) est un des paysages dominants du visage de notre planète : plus grande forêt tropicale au monde traversée par le plus grand fleuve, elle abrite à elle seule près de 400 milliards d'arbres de plus de 15 000 espèces différentes. Et une incroyable biodiversité animale et végétale.

Mais cette richesse est aussi celle de ressources naturelles nombreuses et fait de cette région, depuis des siècles, un Eldorado attirant toutes les convoitises. Mines, exploitations forestières, immenses barrages, routes et élevages : tout est bon pour réduire cet incroyable écosystème en un champ d'opportunités économiques, tout en réduisant les droits des peuples autochtones ou en épuisant au travail les petits propriétaires agricoles ou les petites mains de l'industrie. En quelques décennies, la pollution des cours d'eau et l'épuisement des sols déforestés et cultivés de manière intensive se sont répandus à grande échelle, signe tragique de notre aveuglement collectif. Car derrière cette industrialisation du monde se jouent aussi des drames humains et écologiques innombrables, puisque les populations les plus exposées sont aussi celles qui savent, par la force des choses, que tout est lié dans ce monde. Et que si l'on ne respecte pas la terre nourricière, on meurt rapidement de faim. L'Amazonie est à la fois une périphérie essentielle et un front douloureux de ce que notre rapport au monde nous fait devenir. Ainsi, cette forme d'écologie si pressante et que l'économiste espagnol J.-M. Alíer appelle « l'écologie des pauvres » est particulièrement adaptée pour ce qui se vit en Amazonie.

L'Église du Brésil est évidemment en première ligne sur ce front. Lors de son premier voyage, au Brésil, le pape François a reçu les évêques du pays, le 27 juillet 2013, à Rio de Janeiro. Après avoir évoqué le chemin parcouru depuis Aparecida et le travail toujours complexe de l'Église au Brésil, le pape évoque quelques chantiers qui lui semblent importants, tels que la formation, la collégialité, la conversion pastorale, la mission. Et il ajoute : « Il y a un dernier point sur lequel j'aimerais m'arrêter, et que je retiens important pour la marche actuelle et future non seulement de l'Église au Brésil, mais aussi de toute la structure sociale : l'Amazonie. L'Église est en Amazonie non comme celui qui a les valises en main pour partir, après avoir exploité tout ce qu'il a pu. L'Église est présente en Amazonie depuis le début avec des missionnaires, des congrégations religieuses, prêtres, laïcs et évêques, et elle y est encore présente et déterminante pour l'avenir de cette région. Je pense à l'accueil que l'Église en Amazonie offre aujourd'hui aux immigrés haïtiens après le terrible tremblement de terre qui a dévasté leur pays ».

Pour le pape François, la pastorale dans cette région du monde fait émerger « le "visage amazonien" de l'Église ». Une expression poétique mais qui décrit une pratique pastorale qui prend en compte, avec une proximité et un courage essentiels, les réalités de la vie des hommes et des femmes de ce temps, tout en incluant en même temps, le devenir de leurs terres et celui du monde naturel qui nous entoure. Ce « visage amazonien » de l'Église est donc autant celui d'une responsabilité sociale et de pratiques pastorales nouvelles, que l'Église sud-américaine expérimentale de longue date (7). Faire de notre « maison commune » un « jardin » est sans doute une autre manière de parler du buen vivir sud-américain. Cela passe par un renouveau de la théologie (notamment de la Création), mais aussi par le souci de faire émerger des communautés autochtones capables de rendre vivant pour tous ce « visage » d'Église si prometteur.

Mettre en œuvre un processus d'écologie intégrale

On comprend mieux ainsi pourquoi le pape voit dans le devenir de l'Amazonie un chantier social, environnemental et pastoral complexe et nécessaire pour tous. Lors de son voyage en Bolivie, il avait déjà insisté sur une pastorale capable de faire émerger ou d'accompagner des « processus » de

conversion aussi urgents que nécessaires. « Ici en Bolivie, j'ai entendu une phrase qui me plaît beaucoup : "processus de changement". Le changement conçu non pas comme quelque chose qui un jour se réalisera parce qu'on a imposé telle ou telle option politique ou parce que telle ou telle structure sociale a été instaurée. Nous avons appris douloureusement qu'un changement de structures qui n'est pas accompagné d'une conversion sincère des attitudes et du cœur finit tôt ou tard par se bureaucratiser, par se corrompre et par succomber. Voilà pourquoi me plaît tant l'image du processus, où la passion de semer, d'arroser sereinement ce que d'autres verront fleurir, remplace l'obsession d'occuper tous les espaces de pouvoir disponibles et de voir des résultats immédiats. Chacun de nous n'est qu'une part d'un tout complexe et divers, interagissant avec le temps : des peuples qui luttent pour une signification, pour un destin, pour vivre avec dignité, pour "vivre bien". » En tant qu'écosystème forestier, l'Amazonie fait donc redécouvrir cette passion de semer pour d'autres qui vont suivre, cette attention à la complexité du vivant et des liens et ce souci de développer des formes de vivre ensemble plus harmonieuses, dans la diversité de chacun.

La conversion qu'opère un tel processus (déployé dans l'encyclique *Laudato si'*) passe à la fois par des émerveillements répétés face à l'abondance fragile du vivant, par un exercice permanent de lucidité face aux aveuglements en cours et par un recentrage sur une théologie de la Création dynamique qui développe le « tout est lié » de l'encyclique. C'est ainsi que nous sommes appelés, par exemple, à dépasser pour de bon le vieux paradigme historique qui considère l'Amazonie (et d'autres écosystèmes naturels) simplement que comme une réserve inépuisable de ressources naturelles au service de quelques-uns et au détriment des populations locales.

C'est ainsi aussi que cette conversion va nous forcer à renouveler notre manière d'appréhender le travail, comme lieu supposé d'humanisation et de croissance. Dans un monde néolibéral où la course à la consommation repose sur un extractivisme omniscient des ressources naturelles, la conséquence directe est de générer une « culture du déchet » dangereuse et immorale. Déchets de matières et de matériaux, générant les pollutions que l'on sait. Mais aussi déchets humains quand le système exploite ou exclu les populations les plus pauvres d'un pays. Il ne s'agit pas, rappelle le pape au Pérou, simplement d'exclusion sociale mais d'étouffement collectif par « une culture qui ne se contente pas simplement d'exclure, comme nous y sommes habitués, mais qui progresse en faisant taire, en ignorant et en écartant tout ce qui ne sert pas ses intérêts. » Ainsi, « il semblerait que le consumérisme asservissant de certains ne parvient pas à percevoir l'ampleur de la souffrance qui asphyxie d'autres. C'est une culture anonyme, sans liens et sans visages, la culture de marginalisation. C'est une culture sans mère qui ne veut que consommer. Et la terre est traitée dans cette logique. Les forêts, les fleuves et les ravins sont usés, utilisés jusqu'à la dernière ressource et ensuite abandonnés, inoccupés et inutiles. Les personnes sont aussi traitées dans cette logique : elles sont exploitées jusqu'à l'épuisement et ensuite abandonnées comme "inutiles". C'est la culture de marginalisation ». Un certain rapport au progrès comme bienfait et au travail comme source de progrès doivent donc être réinterrogés. Le développement économique ne suffit pas pour parler de progrès puisque dans une culture de la « marginalisation », ce développement engendre et accentue les inégalités sociales et donc l'accès même aux fruits de ces progrès.

Les peuples premiers, garant de notre attention à l'humain

C'est encore au cours de sa visite au Pérou (19 janvier 2018) que le pape François a évoqué l'attention nécessaire aux peuples autochtones. L'Amazonie présente une étonnante diversité humaine, avec de nombreuses petites populations locales autochtones. Dont certaines ont choisi volontairement de rester en retrait du reste de la société. Du coup, ces populations contestent le modèle dominant qui exige une forme d'homogénéisation des cultures. Le pape, s'adressant à des représentants des tribus amazoniennes, insiste : « Permettez-moi de vous dire que vraiment, pour certains, vous êtes

considérés comme un obstacle ou une “gêne” ; en vérité, par votre vie, vous constituez un cri pour qu’on prenne conscience du mode de vie qui ne parvient pas à limiter ses propres coûts. Vous êtes la mémoire vivante de la mission que Dieu nous a donnée à nous tous : sauvegarder la Maison commune » (8). Ainsi donc, c’est la manière dont nous saurons respecter la dignité et la viabilité de ces populations autochtones qui seule pourra témoigner de notre volonté de respect de la dignité de tous. Toutes les politiques dégradantes (sédentarisation forcée, stérilisations etc.) sont mises à jour dans cette périphérie sociale, témoignant en creux que la défense de la terre est intrinsèquement liée à la défense de la vie. La présence de « peuples indigènes dans l’isolement volontaire (PIIV) nous rappelle que nous ne pouvons pas disposer des biens communs au rythme de l’avidité et de la consommation. Il faut des limites qui nous aident à nous prémunir contre toute volonté de destruction massive de l’habitat qui nous conditionne » (9). Il faut souligner que le pape François demande de reconnaître le rôle de « gardiens » de ces peuples autochtones au sein de cet écosystème menacé.

Ce respect passe aussi par l’attention aux sagesses terriennes de ces populations qui ont su élaborer des cosmogonies, des savoirs et un rapport au monde qui ne peut qu’enrichir nos propres représentations personnelles et collectives. « Je salue ceux qui, à travers la peinture, la littérature, l’artisanat, la musique, montrent au monde votre cosmovision et votre richesse naturelle. Beaucoup ont écrit et parlé de vous. Il est bon qu’à présent vous vous définissiez vous-mêmes et nous montriez votre identité. Nous avons besoin de vous écouter » (10). Et de rajouter un nécessaire rappel ecclésiologique : « Chaque culture et chaque cosmovision qui reçoivent l’Évangile enrichissent l’Église par la perception d’une nouvelle facette du visage du Christ ». Enfin, ces populations autochtones, dans leur diversité, rappellent aussi en quoi chaque culture préservée par l’espace familial et communautaire est « signe de vie ». Le pape poursuit : « L’Amazonie, outre qu’elle constitue une réserve de biodiversité, est également une réserve culturelle que nous devons sauvegarder face aux nouveaux colonialismes. La famille est et a toujours été l’institution sociale qui a contribué le plus à maintenir vivantes nos cultures. Aux moments de crise par le passé, face aux différents impérialismes, la famille des peuples autochtones a été le meilleur rempart de la vie. Un effort spécial nous est demandé pour ne pas nous laisser attraper par les colonialismes idéologiques sous le couvert de progrès qui imprègnent peu à peu en dissipant les identités culturelles et en établissant une pensée uniforme, unique... et fragile. Écoutez les personnes âgées, s’il vous plaît ! Elles ont une sagesse qui vous met en contact avec ce qui est transcendant et vous fait découvrir l’essentiel de la vie » (11). Ainsi, la protection de l’Amazonie ne peut pas passer par une mise sous cloche de la nature au détriment des cultures locales qui en vivent. C’est un respect dynamique des cultures qui doit exister, permettant à chaque groupe de choisir son mode de développement mais sans renoncer à la richesse de son patrimoine culturel.

La Terre comme écosystème

À tous ces points d’attention, il faut rajouter enfin l’intégration nécessaire au sein de la théologie et de la pastorale chrétienne de la notion d’écosystèmes et de biodiversité. Bien sûr, ces néologismes sont d’origine scientifiques, mais ils permettent d’approcher les systèmes vivants avec plus de respect et d’intelligence. L’encyclique *Laudato si’* (nn. 36-39) (12) souligne déjà comment un tel regard change notre rapport au temps et à l’espace et notre perception des coûts et des profits que l’on peut tirer à partir de telle ou telle action dans le monde. Préserver des ressources naturelles abondantes qui garantissent la possibilité même de vivre pour tous devient un devoir moral exigeant et nécessaire. Le pape mentionne ainsi « ces poumons de la planète pleins de biodiversité que sont l’Amazonie et le bassin du fleuve Congo, ou bien les grandes surfaces aquifères et les glaciers » pour ce qui est, par exemple, de l’accès à l’eau potable pour tous. « On n’ignore pas l’importance de ces lieux pour toute la planète et pour l’avenir de l’humanité. Les écosystèmes des forêts tropicales ont une biodiversité

d'une énorme complexité, presque impossible à répertorier intégralement, mais quand ces forêts sont brûlées ou rasées pour développer des cultures, d'innombrables espèces disparaissent en peu d'années, quand elles ne se transforment pas en déserts arides. »

Pire, les modèles de monocultures de l'agro-industrie qui remplacent alors les anciennes forêts tropicales sont la négation même de ce qu'est un écosystème vivant au service de la vie de tous. Ainsi, la forêt amazonienne est aussi un front de la révolution agraire moderne. L'utilisation des plantes génétiquement modifiées sur d'énormes surfaces à travers tout le continent doit nous interpeller dans notre rapport au vivant. C'est la même logique de domination, de manipulation et de marchandisation du vivant qui se répand dans le monde agricole que dans celui de la reproduction humaine. Pour l'heure, les Églises n'osent pas encore trop faire le lien, au nom du vieux discours du progrès agricole et de la confiance aux acteurs ruraux. Mais il est temps que les communautés chrétiennes réalisent que le modèle agricole industriel réalise un changement d'échelle et de paradigme social incroyable, au détriment de toute la sagesse accumulée depuis des millénaires par le monde paysan.

C'est aussi l'industrie agro-alimentaire et de la chimie qui pousse à développer de massives zones d'agricultures d'exportation tout en déracinant des millions de petits paysans de leurs terres. Ces derniers deviennent, au mieux, des techniciens sur des terres sans âme et sans avenir. À la culture du déchet et de la marginalisation, il faut donc rajouter cette culture moderne du « déracinement » qui est tout aussi dramatique. Hommage soit rendu à tous ces militants, scientifiques, syndicalistes, religieux ou pas qui luttent courageusement pour défendre le respect des espaces naturels et celui des petits travailleurs et des peuples autochtones qui y vivent. Car, l'Amazonie, comme dans tant d'autres lieux exposés, est aussi rouge du sang des martyrs d'un capitalisme débridé et corrompu. La mémoire de la religieuse américaine Dorothy Stang (13) et de la hondurienne Berta Caceres (14), pour ne citer que deux femmes au milieu d'une longue liste de victimes de meurtres, doit être urgemment honorée pour que les violences liées à l'exploitation de la terre et des populations soient mises à jour et les responsables jugés. Il y a là une guerre qui ne dit pas son nom contre les plus pauvres.

Notons aussi que le pape réagit dans son encyclique à certaines propositions d'internationaliser le bassin amazonien pour mieux le préserver. Mais comment faire alors pour respecter les souverainetés nationales ? Pire, certains de ces projets aux apparences respectables pour la biodiversité « servent uniquement des intérêts économiques des corporations transnationales ». Le pape François préfère et de loin « la tâche des organismes internationaux et des organisations de la société civile qui sensibilisent les populations et coopèrent de façon critique, en utilisant aussi des mécanismes de pression légitimes, pour que chaque gouvernement accomplisse son propre et intransférable devoir de préserver l'environnement ainsi que les ressources naturelles de son pays, sans se vendre à des intérêts illégitimes locaux ou internationaux ».

En conclusion : l'Amazonie comme paradigme pastoral

La forêt est une vieille connaissance. Elle nous ramène à notre part sylvestre et sauvage. Sa « virginité » intrigue notre inconscient de possesseur. Il s'agit d'ouvrir, d'exploiter, de saigner à blanc ces terres à la surabondance insolente. Pourtant, quand le temps de la raison est honoré, le regard sur la forêt change en profondeur. De nombreuses recherches scientifiques changent aussi désormais notre compréhension de la complexité du vivant. Les autres espèces vivantes ne peuvent plus être regardées comme inférieures à la créature humaine : la vie dont elles sont porteuses relève du même mystère que la nôtre.

Les écosystèmes forestiers tropicaux interpellent par leur puissance, leur diversité, leur luxuriance et même leur résilience. Tout ce qui devrait nous aider à renoncer à notre pulsion de domination pour développer notre mission de gardiennage au service du bien de tous les vivants. Ce processus de conversion passe par des passages de relais (même inconscient) entre générations pour que ce qui paraissait impossible à l'une devienne une évidence urgente pour la suivante, en peu de temps. Le pape François souligne ainsi l'importance des jeunes générations dans ce processus vital (ici au Pérou) : « Je fonde mon espoir sur vous, sur le cœur de tant de personnes qui désirent une vie bénie. Elles sont venues la chercher ici, auprès de l'un des déploiements de vie les plus exubérants de la planète. Aimez cette terre, en la sentant vôtre. Flairez-la, écoutez-la, émerveillez-vous-en ! Tombez amoureux de cette terre de la Madre de Dios, engagez-vous et sauvegardez-la, défendez-la ! Ne l'utilisez pas comme un simple objet jetable, mais comme un vrai trésor dont il faut jouir, à faire prospérer et à transmettre à vos enfants ».

Faire de l'Amazonie un lieu paradigmatique est une bonne nouvelle pour la pastorale, l'ecclésiologie et la théologie des communautés chrétiennes. En première ligne des possibilités et des excès d'une économie mondialisée mais aussi de la prise de conscience des enjeux d'une habitation du monde plus intégrale, elle est un front où les luttes et les engagements sont urgents et nécessaires pour préserver les biens communs de tous.

En ce sens, la reconnaissance et la validation du « visage amazonien » de l'Église pourrait bien être le grand enjeu pastoral du siècle à venir.

Dominique Lang

(*) Titre et notes de La DC.

(1) DC 2015, n. 2519, p. 5-71.

(2) La Pachamama (Terre-Mère), liée à la fertilité dans la cosmogonie andine, est la déesse-terre dans certaines cultures présentes dans l'espace correspondant à l'ancien empire inca. La figure de Pachamama est particulièrement forte chez les peuples Aymara et Quechua. Elle constitue une déesse majeure de la culture pré-inca Tiwanaku en Bolivie. (Source Wikipédia.)

(3) DC 2018, n. 2530, p. 24-40.

(4) DC 2013, n. 2512, p. 33-88.

(5) DC 2015, n. 2520, p. 71-84.

(6) Ibid., p. 77.

(7) cf. Commission épiscopale pour l'Amazonie, créée en 1997.

(8) DC 2018, n. 2530, p. 25.

(9) Ibid., p. 26.

(10) Ibid., p. 27.

(11) Ibid., p. 26.

(12) DC 2015, n. 2519, p. 15.

(13) Dorothy Mac Stang (7 juin 1931 Dayton, Ohio, États-Unis – 12 février 2005 à Anapu, Pará, Brésil) est une religieuse catholique de la congrégation des Sœurs de Notre-Dame de Namur, naturalisée brésilienne. Elle a été assassinée le 12 février 2005 par deux tueurs à gages, « pistoleiros », dans l'État du Pará, Brésil. (Source Wikipédia.)

(14) Berta Cáceres, née le 4 mars 1973 à La Esperanza et morte le 2 mars 2016 dans la même ville, est une militante écologiste hondurienne issue de la communauté lenca. Elle est assassinée à son domicile, après avoir été victime de menaces pendant plusieurs années. (Source Wikipédia.)